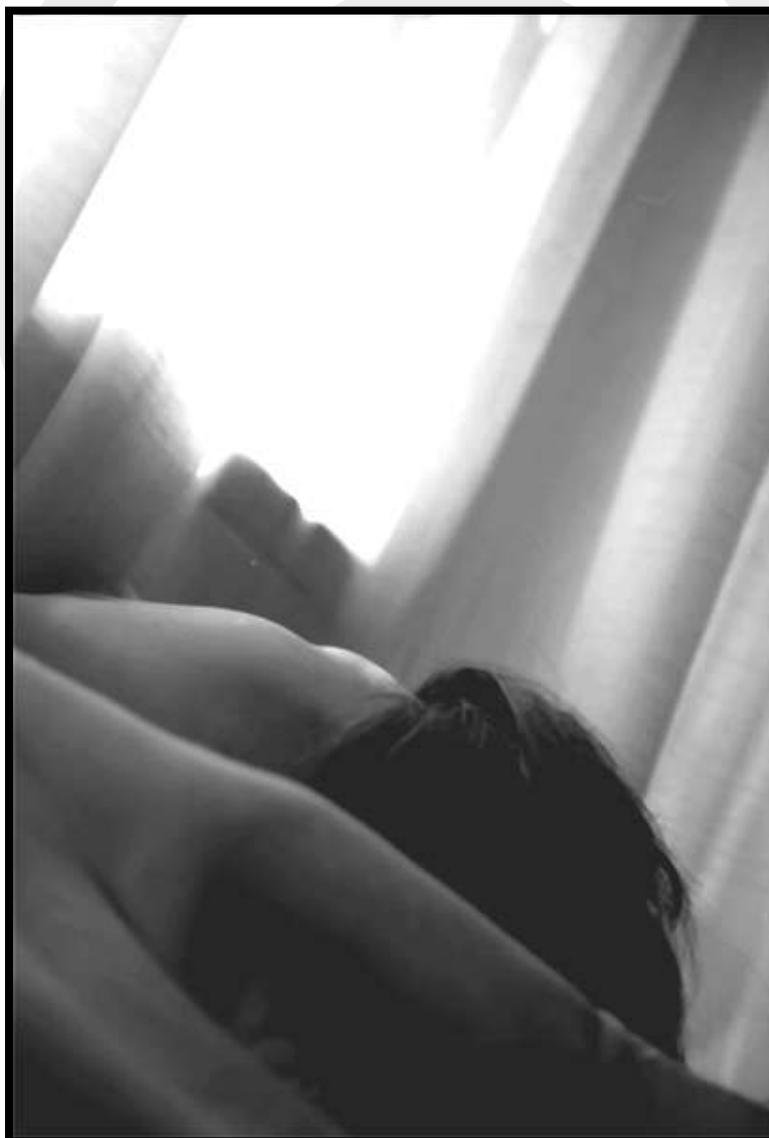


Vues



Rien de plus ouvert sémantiquement qu'un mot isolé. Le dictionnaire donne la plupart du temps plusieurs sens, parfois très nombreux, pour un seul mot. Feuilleter le dictionnaire est naviguer librement. Mais inséré dans une phrase, le mot voit ses sens se réduire, par effet de contexte. Encore plus dans un développement plus long, etc. La valeur du mot, comme on dit en linguistique, réduit ses sens ou ses significations.

Par exemple, ce mot *vues* que je viens d'écrire peut avoir un sens littéral (l'acte de vision), un sens métonymique (le résultat de l'opération de vision), ou métaphorique (projets faits pour l'avenir). Même il peut être compris par une

sorte d'homophonie comme le participe passé à valeur adjectivale, au féminin pluriel, du verbe voir : femmes vues, choses vues, etc. Rien ne permet de trancher, s'il demeure seul. Dans une phrase ou un passage long, ce serait différent. Lire est ainsi inconsciemment réduire les sens, les virtualités, mutiler les polyvalences. Heureusement en un sens : le maintien d'un sens totalement ouvert empêcherait tout discours suivi. L'esprit de celui qui lit opère toujours des restrictions de sens par effets de mémoire et d'anticipation. Il sélectionne et élimine. Il projette du sens par son attente – ce qui signifie qu'il réduit le sens intrinsèque, virtuel ou potentiel, des matériaux, au profit de celui qu'il a déjà construit, et qu'il continue de construire en anticipant.

Comment expliquer alors que la polyvalence sémantique demeure dans le langage secrètement désirable et comme le plus précieux ? Combien un texte est plat où chaque mot n'a qu'un sens précis et nettement assignable, exclusif des autres, de tous ceux autres qu'éventuellement il pourrait revêtir ? Et à l'inverse a du relief et comme du style lorsqu'un même matériau verbal est susceptible de porter plusieurs sens, de vibrer à nouveau de toutes ses virtualités intrinsèques au sein d'un même discours ? Ce mot *vues* que je viens de mettre comme titre à mon chapitre, comment puis-je faire pour le laisser vivant, pour ne pas en réduire, dans mon discours, la multiplicité ?

Je peux le laisser seul rayonner : mes vues, c'est-à-dire mes regards successifs, mais aussi leur objet, différent à chaque fois, et aussi mes buts ou mes projets. Ou bien le répéter : mes vues seront mes vues..., où seront mes regards, là aussi mes projets (ou l'inverse). Ou bien opposer une essence à un accident (ou l'inverse) : ce que je verrai sera digne de l'être. Le changement de sens peut aussi porter sur le possessif : ce que je verrai sera vraiment à moi. – Comparer ici avec autre chose. Un enfant est un enfant : un enfant est un *enfant*. Vos enfants ne sont pas vos enfants : vos enfants ne sont pas *vos* enfants. – Je peux même isoler typographiquement le mot lui-même, et en tel endroit de la page, bien à part, il peut élever la puissance du texte à celle du ciel étoilé...

Lorsqu'un mot se charge de plusieurs sens différents, c'est une syllepse de sens. Comme le jeu de mots, elle libère les mots. Elle peut être dans l'intention du locuteur, mais pour être comprise elle exige un suffisant lecteur. Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. Brûlé de plus de vues que je n'en projetai...

Si un même mot est répété en revêtant à chaque fois un sens différent, c'est une antanaclase. Un reflet (visuel) ou un écho (sonore), comme le dit le mot en grec. À partir du latin, le mot est : réverbération. Ce changement de sens successif (nommé diaphore) est constamment fait par l'esprit. On peut même douter qu'une stricte et pure tautologie soit possible dans le langage, l'esprit chargeant spontanément chaque nouvelle occurrence d'un mot d'un nouveau sens. La seule répétition d'un mot peut suffire à faire voir au moins l'opposition d'une essence et d'un accident, d'une définition et d'une circonstance, comme le montrent les exemples ci-dessus. Ce changement de sens est un changement de pers-

pective mentale, l'esprit se plaçant à chaque fois à une distance différente des choses, vues alors avec des échelles différentes.

Quid alors de cette photo ? Assurément et à la bien considérer elle appartient à ce même climat d'expression. Deux femmes au moins y figurent, à des échelles différentes y sont vues. Deux fois vues. Deux vues. Vues.

Comme il s'agit d'une image fixe et provenant d'une seule vue, je préfère parler de syllepse plastique, plutôt que d'antanaclase, qui impliquerait soit séquence d'images successives, soit surimpression de deux images sur une seule. La première fois, une femme est vue d'assez loin, son dos nous faisant face, et sa tête plongeant vers le bas, s'enfouissant sous sa chevelure. La seconde fois, une seconde femme est vue de beaucoup plus près, visage seul regardant vers le haut. Le creux entre les deux épaules qu'on a vu dans le premier cas devient l'amorce de l'œil gauche dans le second. Si la double possibilité de vision n'a pas été perçue à la prise de vue (est-ce maintenant que je vais l'avouer ?), elle l'est bel et bien au tirage. Comme un double sens possible qui aurait échappé au locuteur ou au scripteur dans un discours, mais que l'auditeur ou le lecteur découvrirait. Un tel phénomène est très possible. Et d'ailleurs aussi très souhaitable. Ranimer des sens virtuels en tisonnant le texte, est-il meilleure façon de lire ?

Comme les mots sont des promesses qu'il faut faire vivre, ainsi les visions. La syllepse y sert, anime considérablement l'image. Elle rend le spectateur à la mobilité et à l'ambulation : pour percevoir les deux images, il est obligé de mentalement se déplacer, de se situer à chaque fois à une nouvelle distance. Le sujet ou le matériau de départ est libéré, il vit de plus de virtualités, puisqu'il est décontextualisé. Seulement, la double perception de la syllepse dans l'image n'est pas simultanée ou quasi-simultanée, comme dans le texte, mais alternative. On voit tantôt une chose, tantôt une autre. Et il est impossible de voir deux choses différentes à la fois. *Vues* doit s'entendre ici successivement.

L'étrange est que la première image soit totalement fictive, puisque jamais d'une tête je ne peux faire (au moins jusque là je le pensais) un dos. Mais le sujet propose, et mon imagination dispose. Exactement d'ailleurs comme dans la vie. Je vois un visage, je m'intéresse à lui, mais aussitôt je pense à d'autres choses, qui, je l'espère et l'imagine, suivront cette vision. Ce visage n'est qu'un point de départ. Où me mènera-t-il, je ne sais. Mais je m'embarque sur la nef du rêve. Je verrai peut-être de pudiques épaules qui auront une âme, je m'y roulerai goulûment, comme un enfant sur la peau de sa mère, délicieusement je me perdrai en ces sentiers...

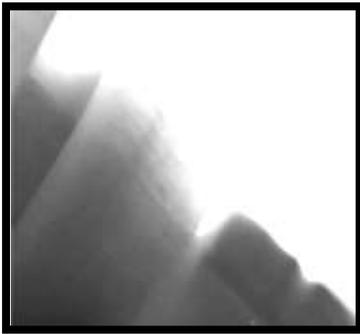
Promesses d'un visage... Tout visage promet autre chose que lui-même. Je ne dois pas ici me flatter seulement d'images embellissantes. La tête promet le corps. L'ange, le démon. L'aspiration vers le haut, la plongée vers le bas. Le rêve chaste peut-être d'abord, mais ensuite la chute dans le sommeil animal qui suit l'amour. Bienheureuse prostration. Mais encore... Béatitude, abandon... Et

dans quel sens prendre ce dernier mot ? Si je dis « abandonnée » cette figure, qu'est-ce que je veux dire ? Acquiescement-consentement, ou au contraire solitude et dérégulation, angoisse ? On n'en saura rien, car il n'y a toujours pas de regard perceptible ici – qu'on choisisse l'option-dos ou l'option-visage. Toutes les fictions sont possibles, dépendant de notre monde mental, de notre caractère, du point où nous en sommes dans la vie.

Des yeux promettent le reste, n'en déplaise aux pudibonds et aux censeurs. Par exemple, une riche toison et qui t'égale en épaisseur, ô nuit sans étoiles, nuit obscure...

Les syllepses virtuelles dans l'image sont sa part d'inconscient. Nos lapsus visuels. Ils sont significatifs. Les perceptions que nous avons des images peuvent nous servir de miroirs, nous nous y contemplons avec nos espoirs, nos frustrations, nos désirs. Je dis adorer de loin, mais ce disant, où me mène mon corps, mes fantasmes secrets ? Qu'est-ce qui est vrai en moi ?

Et en elle ? – Elle dort et rêve face à la fenêtre et aux rideaux ajourés. Elle est lasse d'aimer (et qu'est-ce que cela veut dire, lasse ?). Elle pleure (mais qu'est-ce que cela veut dire pleurer ?), etc. Son visage est là, mais aussi son corps. Et laquelle est la vraie ?



© Michel Théron – 2011

À suivre...